

REPORTAGE

À Paris, des milliers de Roms dans des bidonvilles

Victimes de discriminations dans leurs pays d'origine, de nombreux Roms viennent trouver refuge en France. Indésirables partout, ils vivent dans des conditions déplorables au sein de campements insalubres.



Le camp est aussi une véritable entreprise. Des tonnes de déchets sont ramenées à vélo pour être triés.

Accroupis devant un tas d'écrans d'ordinateurs, un homme et un enfant d'une dizaine d'années, armés de marteaux, les brisent pour en extraire le métal. Un peu plus loin en contrebas, le long d'une voie SNCF, on peut apercevoir des cabanes construites de bric et de broc. Nous ne sommes ni au Caire ni à Calcutta, mais à Stains, en Seine-Saint-Denis. Trois cents Roms, originaires de Strehala dans le sud-ouest de la Roumanie, vivent dans ce bidonville.

Des camps comme celui-ci, il en existe quarante-sept rien qu'en Seine-Saint-Denis, selon un recensement du Comité d'aide médicale, une organisation non-gouvernementale. Il y aurait environ 5 000 Roms en Ile-de-France, originaires majoritairement de Roumanie, mais aussi de Bulgarie et de Serbie.

Après quelques palabres, nous sommes autorisés à pénétrer dans le campement. Les enfants s'agglutinent autour de nous. Ils veulent être pris en photo. La glace se brise et les habitants nous promènent dans

le camp. Partout, des flaques d'eau, la boue. Pour faciliter les déplacements, des bouts de moquettes ont été posés dans les allées et offrent une protection dérisoire. Un des gros problèmes, ce sont les rats. « C'est la misère ici », constate simplement Rosa en soulevant un vieux tapis pour montrer les tunnels creusés par les rongeurs.

Les Roms ont rivalisé d'inventivité pour construire leurs cabanes. Les planches, bâches, tapis et portes ont été récupérés dans des bennes de chantier. Les poubelles fournissent l'ameublement : canapés, matelas, fauteuil de voitures, meubles de cuisine. La plupart des familles possèdent un petit groupe électrogène. Des vieux frigos ont été installés dehors, vaguement protégés par des auvents. Quelques cabanes disposent de la télé.

Chaque abri est équipé d'un poêle à charbon, construit à partir d'un fût. La cheminée est réalisée à partir d'un panneau de signalisation routière ou du mât d'un lampadaire d'éclairage public. Ce poêle improvisé pour le

chauffage et la cuisine est aussi la cause de fréquents incendies.

Malgré la précarité, les femmes tentent de décorer leur intérieur avec de vieilles tentures et des fleurs en plastique. Chrétiens évangélistes, les habitants sont fiers de montrer leur église, une vaste cabane où lon, le pasteur, anime la prière du dimanche. Puis nous sommes invités à boire un cocktail local, « le mol », 3/4 de vin rosé et 1/4 de coca-cola, et à manger du jambon grillé. L'accueil fait partie de leurs traditions, même dans le dénuement.

As du recyclage et de la récup

Une fumée âcre se dégage d'un coin du camp. Une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'habits traditionnels, fait brûler des fils électriques dans un chariot de supermarché pour en retirer le cuivre. Ses yeux éteints contrastent avec ses vêtements bariolés. Ce

camp est aussi une véritable entreprise. Des tonnes de déchets sont ramenées pour être triées. Tout arrive à vélo, même une machine à laver !

Le recyclage du métal est leur première source de revenu. La tonne de cuivre vaut 4 000 €. Près d'une baignoire bleue remplie de jonquilles, Maria, la quarantaine, prépare des bouquets avec dextérité. « Je vais les vendre au métro », dit-elle dans un français approximatif. La mendicité, considérée ici comme un véritable travail, complète leurs revenus. Parfois aussi, les hommes arrivent à se faire embaucher quelques jours au noir dans le bâtiment. Ils sont alors payés 50 à 60 € par jour. Une manne. « On voudrait un vrai travail mais il n'y en a pas pour nous. Juste l'Europe qui nous dit : dégage, dégage ! », déplore Petraus.

Les relations avec la police sont souvent tendues. Rosa, 37 ans et son fils Madalin, 10 ans, racontent qu'alors qu'ils remplissaient leurs jerricans à un point d'eau situé à 500 mètres du camp, un policier les a aspergés de gaz lacrymogène depuis sa voiture,

sans raison. Ils sont allés faire soigner leurs yeux à l'hôpital. « C'est comme ça. Je ne porterai pas plainte », déclare Rosa, résignée.

Depuis notre visite, le camp s'est vidé d'une partie de ses habitants. Certains ont accepté une prime d'aide au retour de 300 € et un billet d'avion pour la Roumanie. Mivara, depuis six ans en France, sourit : « Ça va nous permettre de passer quelques semaines voir la famille. Et puis nous reviendrons. » La récupération du métal lui assure 10 à 20 € par jour. Un revenu beaucoup plus élevé qu'en Roumanie.

Le bidonville devrait être rasé prochainement. Mais les Roms ont l'habitude de tout perdre, il ne leur faudra que 24 heures pour reconstruire leur camp. Ils sont imbattables pour trouver les matériaux nécessaires. En six ans, Mirava a habité dans vingt campements différents.

Jacques DUPLESSY.

Voir notre galerie photos sur ouestfrance.fr

TOUT PEUT ARRIVER

La reine d'Angleterre répond aux Bretois

À chaque printemps bretois, les "Poétickets" fleurissent. Tickets de bus, de métro ou de cinéma échappent à la corbeille pour servir de support à un concours de poésie. Pour encourager les troupes, l'association organisatrice Compter les girafes adresse deux tickets à des personnalités. Cette année, elle attendait avec intérêt des nouvelles... de la reine d'Angleterre. Elisabeth II a répondu, se déclarant malheureusement trop occupée pour versifier. Un courrier estampillé Buckingham Palace, ça vaut peut-être un accessit ?

L'HISTOIRE

L'horloge offerte au Général refait surface

Mardi 11 mai, il y aura cinquante ans que le paquebot France, lancé depuis les quais des chantiers navals de Saint-Nazaire, a « épousé la mer », selon la formule du général de Gaulle, prononcée devant 100 000 personnes masquées sur le port. Historique !

À cette occasion, une pendule de bureau, réalisée par le joaillier parisien Boucheron, avait été offerte au Général. Une pièce ornée de diamants, rubis et saphirs. Que Sotheby's met justement en vente ce dimanche à Genève. Estimation : entre 43 000 € et 70 000 €.

Mais comment un cadeau offert au chef de l'État, au cours d'une cérémonie très officielle, se retrouve sur le marché ? « Elle provient d'un collectionneur » indique laconiquement Sotheby's. La ville de Saint-Nazaire ne fera pas monter les enchères. Trop cher. Trop énigmatique.

Cyrille PITOIS.



L'ITINÉRAIRE

Emilio Corfa a l'accordéon dans les tripes

Samedi, Emilio monte à Paris. « À l'Olympia. D'accord, mon nom ne sera pas écrit en gros. Mais après quarante ans de carrière, c'est une consécration. » Invité d'honneur de Sylvie Pullès, une collègue auvergnate, il interprétera deux chansons. En bon Normand, il a organisé deux cars de « supporters ».

L'homme s'est fait à la force des doigts. Petit, Emilio s'appelait Louis Orvain, né en 1947 dans une famille de commerçants de Saint-Hilaire-du-Harcouët. « Une famille très simple. » Les Orvain ont du mal à joindre les deux bouts. Louis sera un enfant de l'assistance publique de 7 à 9 ans, dans une famille d'accueil. « Mes sœurs étaient parties à Paris. Moi, je n'ai jamais voulu quitter la Normandie. »

Dans les années 1960, Louis accroche les amarres à Granville, sa ville de cœur. Aide-laboratoire dans un lycée, il est aussi batteur dans un groupe. Le tournant de sa vie, c'est 1964 : Louis est embauché dans l'orchestre Titi Bedfer, des cadors du bal musette de l'époque. Où il apprend l'accordéon. « Deux ans de solfège, quand même. »

Louis devient Emilio

À 23 ans, il monte son orchestre. Louis devient Emilio. Restait à y ajouter Corfa. « Les accordéonistes italiens avaient la côte à cette époque. » Et c'est la folie des années 1970. « Ça



Samedi, Emilio Corfa partira du Mesnil-Garnier (Manche), où il habite, pour aller jouer à l'Olympia.

marchait fort, on faisait les premières parties de grandes vedettes : Hallyday, Delpèch... » Puis viennent les années 1980. La traversée du désert : les disco-mobiles raflent la mise dans les salles des fêtes. « Ils étaient moins chers que nous. Ce fut la mort des orchestres. » Ils relèvent la tête dans les années 1990, « grâce aux repas et aux thés dansants. » La musette renaît de ses cendres, Emilio Corfa enchaîne les CD, les télé, les galas de l'accordéon...

Sa grande fierté est d'avoir perpétué « la poésie normande et l'humour patoisant. » La musette survivra t-elle ? Emilio n'est pas sûr. Par contre, pas de souci pour l'accordéon. « La jeune génération va plutôt dans le jazz : elle est beaucoup plus douée que la nôtre, complimente-t-il. Et même si c'est la crise, il y aura toujours un accordéoniste pour jouer pendant un repas. »

Christophe LECONTE.

Juin 40

La guerre nous atteint dans l'Ouest

« Pour les uns, c'est la résignation. Pour les autres, c'est le refus de la soumission. »

L'exode sous les bombes
Le Réduit breton
Embarquements et naufrages
L'odyssée des soldats perdus
L'appel de De Gaulle
Les premiers résistants

Un hors série de 52 pages
4€ chez votre marchand de journaux

ouestfrance

boutique.ouestfrance.fr